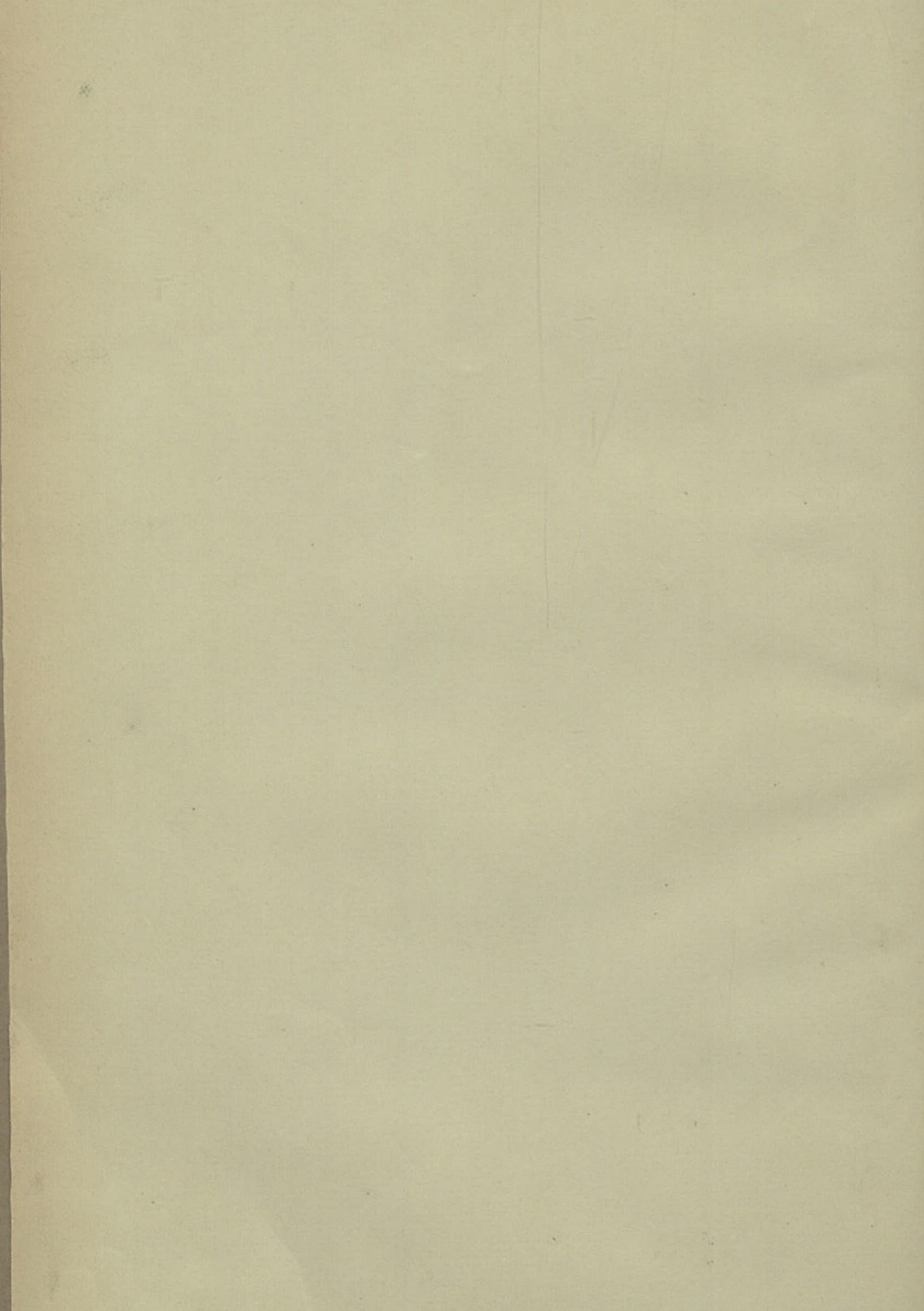


N. ~~249~~

181



181

INÊS DE CASTRO

ÉPISEDE DES LUSIADES

TRADUCTION EN VERS HÉBREUX

REVUE PAR

MR. LE GRAND-RABBIN L. WOGUE

PRÉSENTÉE À LA 10^{ème} SESSION

DU

CONGRÈS INTERNATIONAL DES ORIENTALISTES

PAR

JOSEPH DE M. BÉNOIÉL

M. S. G. L.

59
me



LISBONNE

IMPRIMERIE NATIONALE

1892

INÊS DE CASTRO

(LES LUSIADES, CHANT III, STROPHES CXX-CXXXV)

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

1919
1920
1921
1922
1923

7

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LISBONNE

INÊS DE CASTRO

ÉPISEDE DES LUSIADES

TRADUCTION EN VERS HÉBREUX

REVUE PAR

MR. LE GRAND-RABBIN L. WOGUE

PRÉSENTÉE À LA 10^{ème} SESSION

DU

CONGRÈS INTERNATIONAL DES ORIENTALISTES

PAR

JOSEPH DE M. BÉNOLIEL

M. S. G. L.



A. 33.959

LISBONNE

IMPRIMERIE NATIONALE

1892

A Sa Majesté

La Reine Amélie

MADAME

C'est pour chanter du beau les merveilleux attraits,
La gloire, la grandeur, l'amour, divin mystère,
Où l'âme seule peut ici-bas se complaire,
Que Dieu fit le poète et que les vers sont faits.

Car il faut une lyre à tant d'hymnes secrets,
Au parfum de la rose, à l'écho solitaire,
A ce qui brille au loin, à ce qui charme auprès :
Les astres dans le ciel, la vertu sur la terre.

Mais le poète exhale à flots son vers brûlant,
A voir gémir le faible et le juste en alarme,
Et sous l'œil du vautour la colombe râlant.

Tel, contre Ignès la belle, un peuple en rage s'arme . .
Princesses ! à sa mémoire accordez une larme . . .
Accordez à mes vers un regard bienveillant !

Lisbonne.

Joseph Bénéliel.

L'épisode poétique d'Inês de Castro, que, déjà avant Camões, Garcia de Rezende, célèbre poète de la cour élégante et lettrée de Dom Manuel *le Fortuné*, avait emprunté à l'histoire, — où ce fait n'avait d'autre caractère que celui d'un pur événement politique, — s'est universellement répandu grâce aux strophes sublimes de notre grand poète épique, qui l'a, pour ainsi dire, cristallisé en la plus émouvante légende de la Littérature et de l'Art moderne.

Ce n'est certes pas ici la place ni l'occasion de restituer à l'histoire ce tragique incident, en le reconstruisant dans ses origines, dans son vrai jour et dans ses conséquences non moins dramatiques, non moins saisissantes que son idéalisation artistique.

Les traits principaux, quoique incomplets et indécis, en sont généralement et suffisamment connus.

Dom Pedro, fils héritier du roi portugais Afonso IV, s'éprend d'un fol amour pour une jeune fille noble, la fait sa maîtresse, a d'elle des enfants, et l'épouse même clandestinement, selon ce qu'il affirme plus tard.

Pour ce qui est des événements antérieurs concernant la vie particulière de cette séduisante jeune fille, la légende ne nous en confie pas un seul mot, et on peut dire que les

investigations de nos historiens modernes ne sont guère allées plus loin que la légende.

Bien que notre intention, comme nous l'avons déjà dit, ne soit pas d'approfondir cette question, si intéressante cependant à plusieurs points de vue, nous ne pouvons nous empêcher d'ajouter quelques mots qui répandent un peu de lumière sur la vie d'Inês de Castro.

Elle était fille bâtarde, ou comme on disait alors *filha de gança*, d'un hardi et fougueux aventurier, Pedro de Castro, *l'homme de guerre*, qui l'eut d'une demoiselle, Berenguella Lourenço, attachée au service de son épouse et fille de certains hobereaux des environs de Porto, Dom Lourenço Soares de Valladares et Dona Sancha Nunes. Le prince Pedro étant cousin-germain de Castro, la bâtarde Inês était donc en quelque sorte la nièce de son amant.

Absorbé dans ses amours, le prince royal se refusait à assurer, par un mariage convenable, la succession de la couronne du Portugal, circonstance d'autant plus grave que ces choses avaient alors une importance capitale pour l'indépendance et l'affermissement de la nationalité portugaise, contre lesquels ne cessait jamais d'agir et d'intriguer la politique espagnole, dont on savait les prétentions d'absorption et d'hégémonie péninsulaire.

On conçoit aisément que ce fait devait avoir suggéré de sérieuses appréhensions et de fortes préoccupations au roi Afonso IV qui ne pouvait avoir oublié que, étant encore prince, il avait vu se former autour de lui, encourageant sa fierté et abusant de son ingénuité de jeune homme, un parti considérable d'impaticiens et d'ambitieux pour l'exciter à la révolte armée contre son père. Il savait donc par sa propre expérience comment les passions des princes héritiers, exploitées par ceux qui tiennent à les dominer et à obtenir leurs faveurs, pouvaient alors constituer un grave danger pour la paix publique et pour la consolidation du pouvoir et de l'unité nationale.

Les Castro étaient castillans et pleins d'ambition, et D. Afonso n'ignorait pas que du côté de la Castille on ne

s'abstenait pas de caresser certains espoirs et d'exploiter tous les désordres et les agitations intestines de la monarchie portugaise.

Mais n'allons pas plus loin; nous ne prétendons pas faire ici de l'histoire¹ et ces considérations suffiront pour expliquer jusqu'à un certain point les mobiles du triste dénoûment que Dom Afonso crut devoir donner à ce qui représentait à ses yeux un danger imminent.

Suivant les usages du temps, on trancha le mal par la racine. La malheureuse Inês, déjà mère de trois enfants, fut sommairement exécutée à Coïmbre par trois conseillers et amis du Roi.

Profondément frappé de douleur, et saisi d'une vive colère, D. Pedro se déclara en franche insurrection contre son père. Il trouva facilement, comme celui-ci dans sa jeunesse, un grand nombre de partisans, qui probablement avaient déjà auparavant tenté de l'inciter à la conquête anticipée de la couronne, afin de pouvoir donner eux-mêmes une libre carrière à leurs vues et à leur cupidité.

Cette catastrophe d'une pauvre femme chérissant son époux et tendrement aimée de lui, entourée de trois enfants et surprise par de barbares assassins sur l'ordre ou au nom du vieux monarque, ne pouvait manquer de frapper et d'impressionner vivement l'âme généreuse, délicate et si éminemment portugaise de Camões, au milieu des grands tableaux épiques et glorieux où puisait sa puissante inspiration.

Aussi, ce seul épisode a contribué, plus que le reste de l'ouvrage, à mieux faire connaître le merveilleux poème du prince des poètes du XVI^{me} siècle. On pourrait dire qu'il suffirait de cet épisode pour immortaliser son auteur et pour faire considérer son poème comme un des chefs-d'œuvre de la littérature moderne.

¹ Nous espérons pouvoir bientôt reconstruire cette page intéressante de l'histoire portugaise.

On se fait une idée de l'immense intérêt que cet épisode a toujours suscité dans l'esprit de ses lecteurs, par le nombre prodigieux de traductions dont il a été l'objet, indépendamment du reste des *Lusiades*, qui, comme on sait, ont également et intégralement été traduits en plusieurs langues.

Dans l'intérêt du lecteur studieux, nous croyons utile de joindre à ce travail une traduction française, et, dans l'embarras de choisir parmi les nombreuses versions en cette langue celle qui ait le mieux donné une idée de la beauté et de l'originalité profondément saisissante du texte, nous préférons adopter la version en prose de Castera, qui, au mérite d'être la première qui ait été faite en français de la grande épopée moderne, joint celui d'une fidélité et d'une exactitude relatives.

Qu'on nous permette de dire aussi deux mots de la traduction hébraïque présente.

A voir le grand nombre de traductions auxquelles cet épisode a donné lieu, on se demande comment personne ne s'était encore avisé d'en faire une en hébreu, cette langue si éminemment propre à la poésie, si riche de formes et d'images, si variée de rythmes et de cadences, si puissante enfin par sa concision et si majestueuse dans sa simplicité. Mais, toute surprise cesse dès qu'on se met à considérer les difficultés indicibles que présentait une tâche pareille. Quelque bon hébraïsant qu'on puisse être, on ne s'attaque pas aisément aux strophes *camoniennes*, qui, même dans les langues modernes et sœurs du portugais, n'ont jamais été traduites d'une manière pleinement satisfaisante.

On sait combien les génies de deux langues, telles que l'hébreu et le portugais, sont différents, et surtout combien en l'espace de deux mille ans qui séparent la vie historique de ces deux langues il se forme de nouvelles idées et d'expressions appropriées à ces idées. On pense non seulement dans la langue qu'on parle, mais encore suivant les idées générales de l'époque à laquelle on appartient.

De même, l'expression naît avec l'idée à un moment historique déterminé. Bien plus, autour de chaque idée il s'élève une foule de nuances que la parole vient aussitôt enregistrer et fixer. Ceci posé, qu'on s'imagine les difficultés sans cesse renaissantes, devant lesquelles se voit arrêté à tout moment l'écrivain consciencieux qui se proposerait de reproduire scrupuleusement dans une langue, ancienne, morte, incomplète et d'un caractère aussi particulier que l'hébreu, le plus bel épisode d'un poème moderne, le chef-d'œuvre des *Lusiades*, la meilleure perle de l'écrin, où le grand Camões a accumulé tout ce que le style a de charmes, ce que le sentiment a de plus délicat, l'esprit, de plus doux et de plus noble, la belle langue portugaise, de plus beau. Qu'on ajoute à ces embarras naturels ceux qui résultent de la forme de style adoptée par le traducteur, le vers mesuré et rimé, par exemple, comme le présent travail, et, alors, on sera plus à même de comprendre pourquoi, parmi tant de traductions des *Lusiades*, et particulièrement de l'épisode d'Inês de Castro, personne, pas même Luzzato, comme à tort on l'a un moment supposé, n'a voulu se risquer à en entreprendre une en hébreu.

Nous pouvons, enfin, aujourd'hui présenter à nos chers *camonianistes* ce nouveau tribut offert à Camões par un de nos compatriotes, Mr. Joseph Bénoliel, tribut d'hommage et de respect digne du maître qui l'a inspiré, traduction fidèle qui, au dire des connaisseurs, n'est nullement au-dessous du texte original.

Joseph Bénoliel, né à Tanger, de parents israélites peu avant la guerre Hispano-marocaine, fut emmené à l'âge de deux ans avec sa famille en Espagne, pour échapper aux cruautés exercées en temps de trouble par les hordes barbaresques contre les Juifs du Maroc. Il fut donc dès le berceau nourri dans la langue espagnole, qu'il continua d'apprendre après son retour à Tanger, où, d'ailleurs, cette langue est généralement parlée par la colonie juive.

Comme Juif il dut étudier la langue hébraïque dès sa plus tendre enfance; et comme sujet marocain il apprit à parler l'arabe vulgaire également de très bonne heure. Très jeune encore il mérita par ses efforts d'être choisi d'entre les nombreux élèves de l'école de Tanger pour être envoyé à l'École Orientale de Paris, alors annexée au Séminaire Israélite, où, aux frais de l'Alliance Israélite Universelle, il fit des études brillantes, couronnées toujours du meilleur succès aux examens sélestriels, auxquels les élèves de cette excellente école sont régulièrement soumis. Il y étudia à fond avec une ardeur toujours croissante la langue française, dont la littérature l'enthousiasmait si fort, qu'il finit par savoir par cœur presque tous les classiques.

Les sciences physiques et mathématiques, l'histoire, la musique ne le trouvèrent pas indifférent, et ses efforts lui méritèrent toujours la sympathie et les éloges de ses professeurs.

Mais, ce qui formait pour lui un culte à part c'était l'étude des textes bibliques. La Bible était son livre favori, son compagnon inséparable.

Dès qu'il fut en état d'en comprendre les beautés, jamais plus il ne put se dessaisir de ce livre précieux qu'il lisait et relisait sans cesse dans ses recreations, dans ses promenades, à table, au lit, plus tard dans ses voyages, dans ses plaisirs, comme pour les lui faire partager, dans ses moments d'affliction et de découragement pour y chercher une consolation. Ce fut donc la Bible à la main, que, à l'âge de dix-huit ans, ses études achevées, il quitta Paris, pour aller exercer le professorat dans des écoles de l'Alliance Israélite Universelle, d'abord à Jaffa, où il se familiarisa bientôt avec l'arabe oriental, puis à Tanger et à Mogador, laissant partout sur son passage les plus chaleureuses affections et les plus vives sympathies.

Cependant, ces climats chauds étaient devenus malsains pour lui, habitué aux froids de Paris; sa santé s'en ressentit profondément, et disant adieu pour toujours à l'Orient, il vint s'établir en Portugal, où il se mit à exercer sa

profession avec les succès que tout le monde connaît chez nous. Bientôt il sut se créer de nombreuses amitiés parmi les hommes les plus distingués dans les lettres et les sciences de notre pays, et s'étant épris, — ce sont ses paroles —, «de l'aménité, de la noblesse et de l'exquise délicatesse qui forment le fond du caractère de tout Portugais, il adopta notre nationalité, afin de reserrer davantage les liens qui l'attachaient à notre pays, patrie de ses ancêtres».

N'ayant d'autre ambition que celle de se rendre utile, il s'est volontairement et gratuitement chargé de diriger durant trois ans une chaire libre d'hébreu au *Curso Superior de Lettras*, et une autre d'arabe à l'*Academia de Estudos Livres*. Lors de nos fâcheux et douloureux débats politiques avec l'Angleterre, il prit la plume à différentes reprises, pour fustiger la conduite de nos adversaires, en vers français pleins de sentiment patriotique et de vigueur, qui lui valurent la première palme de bronze du concours poétique de Toulouse, et le titre de membre de l'Académie de Mont-Réal. Mr. A. R. Gonçalves Vianna, un de nos romanistes bien connu, faisant allusion à Mr. Bénoliel dans un article publié en 1890, dans le n° 2 de la *Revista Lusitana*, s'exprime en ces termes :

«Aproveito-a tambem (esta occasião) para congratular-me com o publico por ver afinal estabelecido, ainda que em um instituto particular, a *Academia de Estudos Livres*, um curso de arabe vulgar, graças ao desinteressado zêlo do talentoso e habil hebraista que citei (J. Bénoliel), e que a todo o seu fundo conhecimento dos textos biblicos, e á familiaridade que tem com o arabe vulgar, reune a prenda, hoje rarissima, de ser um primoroso calligrapho, tanto na lettra hebraica quadrada e cursiva, como na arabica e na usual romana, acrescentando ainda a êste já valioso cabedal o ser um poeta esmerado em francês e um vigoroso prosador na lingua da sua patria adoptiva, a portuguesa.

Não é isto um pregão que faço, é um preito de justiça que lhe tributo, porque entendo que o merece.»

Enfin, nous terminons cette brève notice biographique, en observant que, depuis bientôt cinq ans, que le gouvernement portugais lui a confié la direction du cours de français de l'École Industrielle *Marquez de Pombal*, Mr. Bénoliel a su, par son zèle et son caractère, s'acquérir la confiance de ses chefs, l'amitié de ses collègues et le respect et l'affection de ses élèves.

Lisbonne, le 16 août, 1892.

Luciano Cordeiro.

LA LUSIADE DU CAMOËNS

POÈME HEROÏQUE SUR LA DÉCOUVERTE DES INDES ORIENTALES

PAR

M. DUPERRON DE CASTERA¹

Belle Ynès tu étois dans une solitude agréable sur la rive du Mondégo, ta bouche enseignoit aux échos des forêts et des montagnes le nom cheri que tu portois gravé dans ton cœur, le nom de ton Prince, dont la presence faisoit tes délices, et dont le moindre éloignement te cou-
toit tant de larmes ! De son côté, lorsqu'il ne te voyoit pas, le souvenir flatteur des doux momens qu'il avoit passés auprès de toi, remplissoit son âme, et te répondoit de sa tendresse : loin de tes beaux yeux tout ce qui s'offroit aux siens, lui retraçoit ton image ; la nuit les impostures voluptueuses de mille songes charmans reveilloient son ardeur, et le jour ses soupirs s'envoloient vers tes appas avec toutes ses pensées.

Pour toi seule aimable Ynès, le fidèle Don Pedre refusoit constamment et le cœur et la main des Princesses les plus illustres et des beautés les plus dignes de plaire ; le Roi met dans la balance cette passion si vive, et le murmure de ses sujets, qui veulent voir son fils engagé sous les lois de l'Hymen : bien-tôt sa severité décide contre une tendre foiblesse, qu'il regarde comme un crime ; il con-

¹ Paris, MDCCLXXXV. Tome I, chant III, 234-239.

damne la malheureuse Ynès à perir pour rompre par sa mort l'esclavage où ses attraits retiennent Don Pedre. Quelle furie put lever le bras d'un si grand Monarque sur la tête d'une infortunée qui n'avoit que des pleurs pour se défendre, et comment cette épée si formidable aux Maurusiens n'eut-elle pas horreur de se tremper dans le sang d'une femme ?

Les cruels ennemis d'Ynès la traient devant le Roi, il ne peut voir sa jeunesse, ses charmes et son malheur sans en être touché : déjà la douce compassion se glissoit dans son âme, mais les cris ferores et tumultueux de son Peuple raniment sa colère. Ynès est moins épouvantée de sa mort que de la solitude et du déplorable état où elle va laisser son Prince et les fruits de son amour ; elle levoit douloureusement vers le Ciel ses yeux baignés de larmes, elle n'y levait que les yeux, ses belles mains étoient captives et ne pouvoient s'employer à ce triste usage ; ensuite elle regarde ses enfans qui l'entourent ; aussi tendre mère que vertueuse épouse, elle redouble ses pleurs à leur aspect, les disgrâces dont ils sont menacés, la font frémir, son cœur s'enyvre d'amertume et d'affliction ; enfin elle rompt le silence, et tient ce discours au roi. S'il est vrai que l'univers ait vû des oiseaux sauvages et des bêtes, que leur nature portoit à la cruauté, s'attendrir pour de foibles enfans, tels que la mère de Nynias et les deux fondateurs de Rome : ô vous qui paroissez humain (si pourtant on peut le paroître en faisant perir une femme dont tout le crime est d'avoir soumis son cœur à celui qui l'a sçu vaincre) jetez un œil de compassion sur ces malheureux orphelins, et que leur innocence vous desarme ; je ne vous parle point de la mienne, vous voulez mon trépas, il faut contenter vos desirs : cependant, si votre clémence égale votre valeur, si vous sçavez donner la vie à ceux qui ne méritent pas de la perdre, comme vous sçavez donner la mort aux fiers Agarériens dans l'ardeur des combats : plutôt que de verser mon sang, exilez-moi dans quelque miserable retraite ou dans la froide Scythie, ou dans les

brûlants deserts de l'Afrique : confinez-moi dans le séjour des Tigres et des Lions, j'éprouverai si l'on ne trouve pas chez eux la pitié que les hommes me refusent : là, au milieu des pleurs et des soupirs, et le cœur plein du cher objet pour qui l'on me traîne au supplice, j'éleverai mes enfans, leur vûë sera l'unique consolation d'une mère plus tendre encore qu'elle n'est malheureuse.

Alonze penetré d'une juste compassion voulait traiter Ynès avec indulgence ; mais enfin il cede à l'opiniâtreté du Peuple et à la rigueur du destin, qui proscrit cette victime innocente ; les barbares qui ont conseillé au roi ce meurtre abominable, tirent leurs cruelles epées pour l'exécuter eux-mêmes ; l'aveugle fureur qui les transporte ne leur permet pas de prévoir le châtiment qui tombera tôt ou tard sur leur tête : l'un frappe ce cou d'albatre qui soutenait le plus beau visage que l'amour ait jamais adoré, l'autre perce inhumainement ce sein si parfait et si capable d'attendrir les cœurs les plus ferores : troupe lâche et sanguinaire vous vous montrez hardis contre une femme ! Tel autrefois Pyrrhus porta le couteau dans le flanc de la charmante Polyxene ; encore la dureté du Grec fut-elle moins odieuse, puisqu'il ne faisait qu'obéir à l'ombre de de son père.

Brillant flambeau du jour, si l'horreur du festin de Thyeste te força jadis à voiler ta lumière sous des nuages impenetrables, de quel œil vois-tu perir la vertueuse Ynès ? le crime de ses assassins égale celui d'Atrée, retourne sur tes pas et couche-toi dans l'Orient ! Ynès meurt, sa bouche froide et pâle prononce le nom de son cher Don Pedre en poussant le dernier soupir. De même que la fleur touchée sans aucun ménagement par une bergere folâtre perd son brillant coloris, ainsi l'éclat du teint de la belle Ynès s'efface après sa mort. Les filles du Mondégo la pleurent longtemps, et pour éterniser le souvenir de sa vertu, de sa tendresse et de son malheur, elles changerent leurs larmes en une fontaine, qui s'appelle encore aujourd'hui la Fontaine des Amours.

מות

אִינֹס דִּי קִסְטָרָה
שִׁירָגְלָה מְחִלָּה קָב לְחִלָּה קִלָּה
מִסְפָּר הַלְוִיִּמִּים אֲשֶׁר בָּתֵּב קְמוּאָנֹס
דְּבַה מְשֻׁרְרִים אֲשֶׁר לְאַרְץ פּוֹדֵטֹגְלָה
הַעֲתִיקוּ וְהִלְיִצוּ אֶל שַׁפְתֵי הַדְּוִיָּה
בְּעֵדֶךָ וּמִשְׁקֶל וּמִסְפָּר צְעָרִים
הַצְּעִיר יוֹסֵף בֶּן עֹלִיִּיל
ה"י

גַּרְפֵּס פֶּה לִישׁוֹבֹנָה
בִּדְ הַמְדִינָה
שִׁי הַתְּרַבֵּב
לְבָעַ

שִׁכְנָת לְבַטַח הָיִיתָ '
 אִיגָם ' הַיָּפָה בְּנָשִׁים '
 בָּנָה נְעוּרֶיךָ קֶצֶרֶת
 מִמְּנוֹד פְּרִי וּגְרָשִׁים .
 יוֹשְׁבֵת בְּשִׁלּוֹת שְׁקָר '
 בְּשִׁקְטָה מִסוּת נְפָשִׁים .
 אֲשֶׁר ' בְּיוֹם רָעָה וָאִיד '
 בְּפִתְעָה פָּהֲאָם נִגְרָשִׁים :
 עַל שִׁפְתַי נִחַל מוֹנְדִּינִי '
 עַל־יַד נְחֻמָּה מִכָּל־נֶהָר '
 שֵׁם יוֹל בְּבִקְוֶה בְּרַב־יָבִים '
 עַל־יָדָא עַת אֹר נֶהָר .
 אֲנִי שֵׁם חָרוֹשׁ עַל לִבִּי '
 לְכָל־עֵץ ' בְּרוֹשׁ וְחִדְהָר
 תְּבִיעֵי אוֹתוֹ וּלְכָל־צִיץ '
 תְּנִידִי לְעִמְקֵי וְהָר :



CXX

Estavas, linda Inês, posta em sossego,
 De teus annos colhendo doce fruto,
 Naquelle engano da alma, ledo e cego,
 Que a fortuna não deixa durar muito;
 Nos saudosos campos do Mondego,
 De teus fermosos olhos nunca enxuito,
 Aos montes ensinando e ás ervinhas
 O nome que no peito escrito tinhas.

שָׁם ' אֶהָב כְּלוֹלוֹתֶיךָ '
 זָכַר יִפְגֹּךְ וְהִשְׁוֹקֶיךָ '
 אֲשֶׁר בְּלֵב נְשִׂיאֶךָ עַר '
 הָיָה עֲרֵבֶת תִּקְוֶתֶךָ .
 כִּי יוֹם וְלַיְלָה צְרוּרָה '
 בְּצִרּוֹר אֶהְבֶּה ' דְּמוֹתֶךָ .
 וְלִנְגֵד עֵינָיו תִּמְצָא '
 בְּהִיוֹתוֹ רְחוֹק מֵאִתְּךָ :
 בְּשֶׁקֶר חֲוִיזוֹת לַיְלָה '
 שְׁעָפְיוֹ סְבִיבֶךָ יְרוּצוּ .
 יוֹמָם עָלֶיךָ בְּעִוְזָיו '
 כְּרוּחַ חֲרִישִׁית יְאוּצוּ .
 וּבְכָל-פֶּעַל וְרֵאוֹת עֵינָיו '
 לָבוּ וְגַם נִפְשׁוּ יְרוּצוּ .
 כִּי זָכַרְךָ לוֹ מְעַבְדִּים '
 אֲשֶׁר בְּטַל אִוְרוֹת יְפוּצוּ :



CXXI

Do teu Príncipe ali te respondião
 As lembranças, que na alma lhe moravão,
 Que sempre ante seus olhos te trazião,
 Quando dos teus formosos se apartavão;
 Denoite em doces sonhos, que mentião,
 De dia em pensamentos que voavão;
 E quanto em fim cuidava, e quanto via,
 Erão tudo memorias de alegria.

בְּנוֹת מְלָכִים וְשָׂרוֹת '
 תִּפְאָרֶת יִפִּי וְעִדְנָה '
 עָדִיו לְרִיק הַתְּקַבְּצוּ '
 גַּם לְרֵאוֹת יִפְּנֶן לֹא בָּנָה .
 כִּי בּוֹז יְבוֹז אֲנוֹשׁ הַכֹּל
 לִפְנֵי אֶהְבֶּה יִשְׁנָה .
 וְהַכֹּל הֶבֶל נִגְדַּר לֵב
 אֲחוֹז בְּחִבְלֵי אֲמֻנָה :
 אֲבֵן מֵהָרָבָא יוֹם צָרָה '
 בְּרַעַת אָבִיו פָּעֵלוּ .
 וְהַמְּלֶכֶת אָבִיו יִשְׁיֵשׁ '
 חָכָם וְאִין קִיץ לְנִדְלוּ .
 וְכִשְׁמַעוּ הַלּוֹנוֹת הָעַם '
 יוֹם יוֹם עַל בְּנוֹ וְהִקְלוּ '
 וַיִּקְצַף עָלָיו כִּי מֵאֵן
 לְבוֹא לְקַחַת אִשָּׁה לוֹ :



CXXII

De outras bellas senhoras e Princesas
 Os desejados talamos engeita ;
 Que tudo em fim, tu, puro amor, desprezas,
 Quando um gesto suave te sogeita.
 Vendo estas namoradas estranhezas,
 O velho pay sesudo, que respeita
 O murmurar do povo, e a fantasia
 Do filho, que casarse não queria ;

אָמַר הַמֶּלֶךְ לְהַמּוּת
 בַּהֲרַר אֹיְבִים ' מִחֲמַד עֵינַיִם .
 אוֹלֵי יִשְׁבֵּר עָלֶיהָ מֵעַל
 בְּנוֹ הָאִסוּר בְּנִחְשָׁתָיִם .
 וַיִּבְקֶשׁ לְשַׁפֵּךְ יָדָם גְּדוּי '
 לְגִגְד אֶרֶץ וְשָׁמַיִם .
 לְכַבּוֹת בּוֹ אֵשׁ אֶהְבֶּה '
 אֲשֶׁר לֹא יִשְׁמְפוּהָ מָוִם :
 מִי זֶה שֶׁנֶּן בְּרַק חֶרֶב '
 שְׁלַף בְּזַעַם וּבְחִמָּה .
 חֶרֶב תִּפְשׂוּהָ שָׂרִים
 בְּכַח לֵב וּבְיַד רָמָה '
 אֲשֶׁר הִשְׁכִּירוּהָ מְדָם '
 מְדָם הַגֵּרִים בְּמִלְחָמָה '
 לָמָּה ' רַנַּע ' בְּחֶרֶב־אֶף '
 עַל אִשָּׁה עֲדוּנָה קָמָה :



CXXIII

Tirar Inês ao mundo determina,
 Por lhe tirar o filho que tõe preso;
 Crendo co sangue so da morte indina
 Matar do firme amor o fogo aceso.
 Que furor consentio, que a espada fina,
 Que pôde sustentar o grande peso
 Do furor Mauro, fosse alevantada
 Contra hũa fraca dama delicada?

הַבְּיָאוּהָ אֶל הַשְּׁלִיט
 שְׁמֵרֵי כְּלָא בְּלֵב אֲבָר .
 רָאָה נְגִיד וְעַל אֲבָה
 עַד-בְּלִי-דֵי מָאד לוֹ צָר .
 אֶךְ הָעַם בְּחֻלְקֵי-לְקוֹת
 וּבְדַבְּרֵי אָוֶן בּוֹ פָּצָר .
 מִן מְבוֹר תִּנְצֵל בְּפִשָּׁה '
 וְתִמְלֹט מִן הַמְּצָר :
 וְתִצְעַק ' מְרוֹב יְגוֹנָה '
 בְּקוֹל מַר וְתִתְנוּנִים .
 וְדַמְעַת עֵינֶיהָ תִטַּף '
 תִּזַּל כְּמִים יוֹדוּנִים .
 עָלַי נְשִׂיא אֲהוּב לְבָה '
 וְעַל עֲזָבָה אֶת הַבְּנִים .
 עַל זֹאת מִמְּוֹת תִּרְהֹלָה '
 מִרְדַּת בּוֹר בְּרֹךְ שָׁנִים :



CXXIV

Trazião-a os horrificos algozes
 Ante o Rei, ja movido a piedade ;
 Mas o povo com falsas e ferozes
 Razões á morte crua o persuade.
 Ella com tristes e piedosas vozes,
 Saidas so da magoa, e saudade
 Do seu Principe e filhos, que deixava,
 Que mais, que a propria morte, a magoava ;

ותשא לאל שמים '
 שכן בזהר ערבות '
 עיניה כפלגי-מים '
 בקבי ימוגג לקבות .
 אף עינים ' בל ידים
 האסורות בקרצבות .
 כי קשרו ורצון
 חמת המציק בעבת :
 ותפן אל ולדיה '
 וכל גפשה בה חמרמרה .
 הקנים השעשועים '
 אשר בתוך חיקה שמרה '
 רנע והיו יתומים '
 על זאת אם תבכה ושערה .
 ולאב העו ' הקשה '
 אוי תענה ואמרה :



CXXV

Para o ceo cristalino alevantando
 Com lagrimas os olhos piedosos,
 Os olhos, porque as mãos lhe estava atando
 Hum dos duros ministros rigurosos :
 E depois nos mininos attentando,
 Que tam queridos tinha e tam mimosos,
 Cuja orfandade como mãy temia,
 Para o avô cruel assi dizia :

הלא נשמע מני קדם'
 מני ימים קבר עברו .
 הן בעיני חיתו-יער'
 מעור בטן לרע יצרו .
 וגם לפני מגביהי עוף'
 אשר ברך נער מקרו
 לרדף עלי בגפי רוח
 טרף מפל-אשר בקרו .
 מצאו חסד ורחמים
 יונקי שדים באבדם .
 ויגמלו ויחמלו
 על אבי רחם באידם .
 כמו עשו עם אם נינום'
 בקרחה מפני אדם .
 וגם עם האחים אשר
 בנו עיר רומה בגדם :



CXXVI

«Se ja nas brutas feras, cuja mente
 Natura fez cruel de nascimento,
 E nas aves agrestes, que somente
 Nas rapinas aerias tõe o intento,
 Com pequenas crianças vio a gente
 Terẽ tão piadoso sentimento,
 Como coa mãy de Nino ja mostrarão,
 E ços irmãos que Roma edificárão :

וְאַתָּה שֵׁר ' אֲשֶׁר בְּדַמוֹת
 אָדָם מֵרֵאֵד וְלִבָּד '
 אִם מִחֶסֶד ' אִם מִטוֹב לֵב '
 נֶפֶשׁ תִּקְטַל בְּדַבְרֶיךָ .
 אִם עֲלָמָה רַבָּה תִּהְרַג '
 עַל ' מֵאִין חֶסְפָּה וְחֶסְפָּךְ '
 כְּדַבֵּר בְּנֶדַע עַל לִבָּה '
 לִבָּה גַם הִיא יְחִידָה :
 עֲתָה וּמִצְאוֹ נָא בְּנִי
 חוֹן לְפָנֶיךָ ' אֲדַנִּי '
 וְעִשְׂהוּזֹאת לְמַעַנְךָ '
 אִם לֹא תִרְצֶה לְמַעַנִי .
 חוֹסֶה ' כְּגֹדֵל חֶסְדְּךָ '
 עַל דְּמֵעוֹת עֵינַי וְעֵינֵי .
 אֲחֵרֵי עָלֵי לֹא חֶסֶת '
 אַף כִּי לֹא תִמְצָא עוֹנֵי :



CXXVII

«Ó tu, que tês de humano o gesto e o peito,
 (Se de humano he matar hũa donzella
 Fraca e sem força, só por ter sogeito
 O coração a quem soube vencella)
 A estas criancinhas tõe respeito,
 Pois o não tês á morte escura della:
 Movate a piedade sua e minha,
 Pois te não move a culpa que não tinha.

וְאִם בְּחֶרֶב הִרְגָהּ
 וְיֹשְׁבֵי לְפִאֲתוֹנִים בִּי מָרְדוּ .
 וְעָרִי מִבְּצָר שָׂרַפְתָּ '
 יוֹם הָעֲרָבִים בָּךְ בָּגְדוּ .
 גַּם עָפָה חֲנוּן וְרַחוּם
 הָיָה לְמָרִי לֵב הָרְדוּ .
 וְתִנְחֶנּוּ לָהֶם גַּפְשָׁם '
 בִּי מָה עָשׂוּ לָמָּה נִכְחַדּוּ :
 אִלֶּם אִם בְּנִקְיוֹן בִּפְי
 וְאִם בְּצַדִּיקִי תִגְמְלֵנִי .
 אַחַת שָׂאֲלֹתִי מֵאֲתָךְ '
 אֵל אֶרֶץ גִּמְרָה גְּרַשְׁנִי .
 אִו בְּקִצָּה אֲדַמַּת צְחִיחִים '
 אֲשֶׁר שָׁם לְהָבִים ' שִׁימֵנִי .
 וְלִבְכוֹת תָּמִיד וְלִזְעַק '
 שָׁם בְּךָ בִּיגוֹנִי עֲזֹבֵנִי :



CXXVIII

«E se, vencendo a Maura resistencia,
 A morte sabes dar com fogo e ferro,
 Sabe tambem dar vida com clemencia
 A quem pera perdella não fez erro:
 Mas, se to assi merece esta innocencia,
 Põe-me em perpetuo e misero desterro
 Na Scitia fria, ou la na Lybia ardente,
 Onde em lagrimas viva eternamente.

שׁוֹמְנֵי בְּצַר וּבְמִצּוֹק '
 בְּמִקּוֹם לַחֵץ וּמְצָרִים .
 אֲשֶׁב בְּמַעֲוֹנוֹת אֲרִיּוֹת '
 אֱלֹהֵי בְּהֵרֵי נְגַמְרִים .
 אוֹלֵי אֶמְצָא חַן בְּעֵינַי
 בְּגִי-שַׁחַץ הָאֲכֹרִים .
 כִּי שׁוֹא אֶתְחַנֵּן לְאָדָם '
 הֵיוּ לִי כָלֵם לְגֵרִים :
 שֵׁם מַעֲצָם הָאֲהַבָה
 אֲשֶׁר בְּתוֹךְ חִיָּקוֹ שִׁכְבַת .
 וּלְמַעַן דּוֹרֵי וְרַעֲי
 אֲשֶׁר בְּפִשֵׁי אֱלֹהֵי הַתְּאֵבָה .
 אֲגַדֵּל בְּגִיּוֹ בְּדַמְעוֹת
 עֵינַי יוֹם וְלַיְלָה שִׁאֲבַת .
 זֹאת נִחַמְתִּי בְּעֵינַי '
 מְזוֹר לְתוֹנֵת אִם דֹּאֲבַת :



CXXIX

«Pöeme onde se use toda a feridade,
 Entre Liões e Tigres, e verey
 Se nelles achar posso a piedade,
 Que entre peitos humanos não achey :
 Ali co amor intrinseco, e vontade
 Naquelle por quem mouro, criarey
 Estas reliquias suas, que aqui viste,
 Que refrigerio sejam da mãy triste.»

בקש המלך לכפר'
 ובחמלתו להצילה .
 כי נבכרו אז רחמיו
 עליה בשמעו קולה .
 אך העם הכביר את אוניו'
 לבלתי הקשב את חבלה .
 כי משמים היתה זאת'
 למען לא יכפר לה :
 הוציאו פהאם מתערה'
 חרב ברזל מלמשה .
 האמרים ' ערו ערו'
 טוב תת לה קות מחפשה .
 הוי חרשי רעה ואון'
 איך פרימו יד על אשה .
 איך פחנו ' כבני חיל'
 עלי גערה חלשה :



CXXX

Queria perdoarlhe o Rey benino,
 Movido das palavras, que o magoão;
 Mas o pertinaz povo e seu destino
 (Que desta sorte o quis) lhe não perdoão:
 Arrancão das espadas de aço fino
 Os que por bom tal feito ali apregoão.
 Contra hũa dama, ó peitos carniceiros,
 Feros vos amostrais e cavalleiros?

עֲלֵי פוֹלִיסוֹן הַיָּפָה '
 עֲלֵי אֵילַת אֲהָבִים .
 תִּקְנֵת אִמָּה בְּזִקְנֹתָהּ '
 מִבְּלִיגִיתָהּ עַל מִכְאוּבִים .
 בָּכָה ' בְּרִצּוֹן צָלָם אָבִיל
 לְזִבְחָם לֹא בַת נְדִיבִים '
 שְׁלַח חֲרָבוֹ פִּירוֹם בְּנוֹ '
 אוֹיֵב עַז מִכָּל-אוֹיְבִים .
 וְכִמּוֹ שָׂה לְטַבַּח יוֹכֵל '
 בְּלֵב שֹׁאֵן וּבוֹטֵם .
 בָּכָה גַם הִיא תִּשָּׂא עֵינֶיהָ '
 בְּהִילָל בֶּן-שֹׁמֵר זֹרֵם .
 עֲדֵי עֵינֵי אִמָּה אֲשֶׁר
 בְּמַר תִּבְכֶּה וְהִתְנַפֵּם .
 וְתִקְרַב שְׁלֹנָה לְמוֹת '
 וְחַט רֵאשָׁה אֶל הַמִּזְבֵּחַ :



CXXXI

Qual contra a linda moça Polycena,
 Consolação extrema da mãe velha,
 Porque a sombra de Achilles a condena,
 Co ferro o duro Pirro se apparella:
 Mas ella os olhos com que o ar serena,
 (Bem como paciente e mansa ovelha)
 Na misera mãe postos, que endoudece,
 Ao duro sacrificio se offerece:

בן התנצבו על אינם
 הרוצחים להמיתה .
 ויניפו בקריאת
 את ידיהם להכותה .
 על צרון בעשת שן '
 חמדת עין כל-רואה אותה .
 אות-לב-הנשיא אשר
 המקליכה אחרי מותה :
 ויטבלו חרבם בדם '
 וישפכו ארצה תייה '
 ויחללו לבנת שושן '
 הרוחה בדמעות עיניה .
 ויחמרמרו וישנו '
 בכעס ובזעם אליה .
 לא זכרו אתריהם
 כי יקום נוקם נקמותיה :



CXXXI

Tais contra Inês os brutos matadores
 No colo de alabastro que sostinha
 As obras, com que amor matou de amores
 Aquelle que depois a fez Rainha,
 As espadas banhando e as brancas flores,
 Que ella dos olhos seus regadas tinha,
 Se encarniçavão, férvidos e irosos,
 No futuro castigo não cuidadosos.

שָׁמַשׁ ' לוֹ אֵן בְּעֵרִיפִים
 אֲרִיךְ חֲשֵׁךְ כְּיוֹם אָפֵל .
 לוֹ יִרְחֵךְ גְּהֵפֵךְ נִגְדָם
 לְעֵנֹן עֵב וְעֵרְפֵל .
 בְּקִנְדָם עַל כֶּרֶת טִיאֲסָתָ
 שְׁמֹת קִדְרוֹת וְתִכְפֵּל .
 יוֹם הַטְרִיף אַח אֲטָרִי בְּנִי
 בּוֹר חֶפֶר וּבוֹ אֵב נוֹפֵל :
 וְאַתֶּם עֲמֻקִּים אֲשֶׁר
 בֵּין זַלְעָפוֹת וְחִלְחָלָה
 בְּעַת צֵאת גַּפְשָׁה שְׁמַעְתֶּם
 וְעָקָה כְּרָה וְגִדּוּלָה .
 שֵׁם פְּטָרוֹס אֲהוּבָה ' בְּעַת
 לְפִי חֶרֶב הוּא חִלְחָלָה
 מִפִּיָּךְ לְמִדְתֶּם לְאֹמֵר
 יָמִים רַבִּים בְּשִׁפְלָה :



CXXXIII

Bem puderas, ó Sol, da vista destes
 Teus rayos apartar aquelle dia,
 Como da seva mesa de Tyestes,
 Quando os filhos por mão de Atreu comia!
 Vós, ó concavos valles, que pudestes
 A voz extrema ouvir da boca fria,
 O nome de seu Pedro que lhe ouvistes
 Por muito grande espaço repetistes!

בַּחֲבֻצֵלֶת הַשָּׂדֶה '
 זָבָה מִכֶּסֶף וְצְרוּפָה '
 אֲשֶׁר עוֹדְנָה בְּאֵבָה '
 בָּרָה וְתִמָּה וְיִפָּה '
 מִתְּרָה נִבְלָה וְתִדְעָד '
 עַל יְדֵי יִלְדָה נִקְטָפָה .
 לְהַעֲדוֹת בָּהּ זֶר לְרֵאשָׁה '
 צְפִירַת־צִיץ ' חֵן רְצוּפָה .
 רִיחָה נֶאֱלַח וְיִלְדָה
 וְגַם פְּגִיחָה יִחֲוֶרֶוּ '
 בֶן נִפְלָה וְתִמָּת אִיגַם '
 לְאוֹר יוֹם עֵינֶיהָ סָגְרוּ .
 נִמְסוּ צִיּוֹ לְחִיחָה '
 אֲשֶׁר אֲדָמוּ עֵצִים וְסָרוּ .
 צָחוּ מִקִּרְבָּח חַיִּיהָ
 וּבְשֵׁלֶג אֲרָצָה נִגְרוּ :



CXXXIV

Assi como a bonina que cortada
 Antes do tempo foy, candida e bella,
 Sendo das mãos lacivas maltratada
 Da minina que a trouxe na capella,
 O cheiro traz perdido e a cor murchada :
 Tal está morta a pallida donzella,
 Secas do rosto as rosas, e perdida
 A branca e viva cor, co a doce vida.

קול בְּשָׂרֵי-מוֹנְדֵיגוֹ נִשְׁמָע'
 קול תְּמַרְוֵרִים וְקול עֲנוֹת .
 יָמִים רַבִּים עַל רַעוּתָן'
 הַנְּעֻרוֹת וְהַבְּנוֹת
 תִּלְכְּנָה לְבָבוֹת וְלִסְפָד
 יִתְדוּ עַל קִבְרָה וְלִתְנוֹת .
 וְלִהְיוּכִיר זֹאת עוֹלָם וְעַד
 עָשׂוּ בְּבִבְיָן מַעֲנִינֹת .
 מִבּוֹעֵי מַיִם נוֹזְלִים'
 אֲשֶׁר שָׁם עַד הַיּוֹם נִמְצְאוּ .
 לְסִפָּר וְזָכַר מוֹת אֵינָם'
 בְּשֵׁם אֱהֻבָתָהּ נִקְרְאוּ .
 מִה־טוֹבוֹ 'עָלַי שׁוֹשְׁנִים'
 מִי אֲפִיקוּיָהֶם כִּי יִצְאוּ .
 כִּי אֱהֻבָה שְׁמָם לְעַד
 וּמִימֵיהֶם מִבְּכִי בָאוּ :



CXXXV

As filhas do Mondego a morte escura
 Longo tempo chorando memorarão;
 E, por memoria eterna, em fonte pura
 As lagrimas choradas transformarão:
 O nome lhe puserão, que inda dura,
 Dos amores de Inês, que ali passarão.
 Vede que fresca fonte rega as flores,
 Que lagrimas são a agoa, e o nome amores!

NOTES

NOTES

En renvoyant aux textes bibliques, nous nous proposons et de justifier les expressions employées dans notre traduction et de montrer les passages imités ou textuellement empruntés à la Bible, ou ceux que nous avons simplement en vue et dont nous avons copié le mouvement ou la forme de construction.

CXX

- Vers 1. hém. 1. Cf. Jér. xxiii, 6. — 1 Rois, i, 4.
» 2. » 1. Cant. iv, 12. Cette métaphore est fréquente. V. Is. v, 7.
» 2. Deut. xxxiii, 14.
» 3. » 1. Ez. xvi, 49.
» 2. Le pluriel de נפש est généralement נפשות. On trouve cependant נפשים une fois : Ez. xiii, 20.
» 4. » 1. Ps. xviii, 19.
» 2. Nom. vi, 9 ; Is. xxix, 5.
» 6. » 1. Deut. xxxii, 2.
» 2. Is. v, 30.
» 7. » 1. Jér. xvii, 1.
» 2. Is. xli, 19.
» 8. Ps. xix, 3.

CXXI

Vers 1.	hém. 1.	Jér. II, 2.
	» 2.	Ps. XLV, 12.
» 2.	» 1.	Cant. V, 2.
	» 2.	Comp. Gen. XXXVIII, 17, 18, etc.
» 3.		I Sam. XXV, 29.
» 4.		Is. LV, 6.
» 5.		Job IV, 13.
» 6.	» 1.	Ps. XLII, 9.
	» 2.	Jon. IV, 8.
» 7.	» 2.	Job XLI, 14.
» 8.	» 1.	Prov. XXIX, 17.
	» 2.	Is. XXVI, 19; Prov. V, 16.

CXXII

Vers 1.	hém. 1.	Ps. XLV, 10.
	» 2.	Esth. I, 4.
» 2.	» 1.	Jos. IX, 2.
	» 2.	Ecc. II, 12.
» 3.		Cant. VIII, 7.
» 4.	» 1.	Ecc. I, 2.
	» 2.	Esth. I, 6.
» 5.	» 1.	Prov. I, 27.
» 6.		Job XII, 12, 13.
» 7.	» 1.	Ex. XVI, 12.
	» 2.	Gen. XXXIX, 10.
» 8.	» 2.	Gen. XXVIII, 6.

CXXIII

Vers 1.	hém. 1.	Esth. I, 17.
» 2.	» 1.	Lév. XXVI, 13.
	» 2.	II Sam. III, 34.
» 3.	» 1.	Deut. XIX, 10.
» 4.		Cant. VIII, 7.
» 5.		Deut. XXXII, 41.
» 6.	» 1.	Nom. XXI, 18.
» 7.		Deut. XXXII, 42.
» 8.		Is. XLVII, 8.

CXXIV

Vers 3.	hém. 2.	Gen. xix, 3; I Sam. xv, 23.
» 4.		I Rois i, 12.
» 5.	» 1.	I Sam. i, 16.
	» 2.	Jér. xxxi, 8.
» 6.		Ps. cxxiv, 5.
» 8.	» 1.	Jon. iv, 9.

CXXV

Vers 1.	hém. 1.	Gen. xxxix, 7; Ps. cxxiii, 1.
	» 2.	Is. lvii, 15; Ps. lxxviii, 5.
» 2.	» 1.	Lam. iii, 48.
	» 2.	Ps. cvii, 26; Ez. xxi, 20.
» 3.	» 2.	Is. lviii, 6.
» 4.	» 2.	Is. li, 13.
» 5.	» 2.	Lam. i, 21.
» 6.	» 1.	Jér. xxxi, 20.
	» 2.	Nom. xi, 12.
» 7.	» 2.	Jér. xxxi, 14.

CXXVI

Vers 1.	hém. 1.	Ps. xlv, 2; Job xx, 4.
	» 2.	Ecc. iii, 15; Job xvii, 11.
» 2.	» 2.	Ps. cxxxix, 16; Gen. viii, 21; vi, 5.
» 3.	» 1.	Job v, 7.
» 4.	» 1.	Ps. xviii, 11.
	» 2.	II Sam. xv, 15.
» 5.	» 2.	Cant. viii, 1.
» 7.	» 2.	Ps. iii, 1.

CXXVII

Vers 1.	hém. 1.	Dan. x, 16.
» 3.	» 1.	Ez. xxvi, 6.
	» 2.	Job xvi, 17.
» 4.	» 1.	Gen. xxxiv, 3.
	» 2.	Cant. iv, 9.
» 5.		Gen. xxxiii, 8.
» 6.		Ez. xxxvi, 22.
» 7.		Nom. xiv, 19.
» 8.	» 1.	Jon. iv, 10.
	» 2.	I Sam. xxix, 6, 8; Jér. l, 20.

CXXVIII

Vers 1.	hém. 1.	Jos. x, 11.
	» 2.	Jos. xviii, 14.
» 2.	» 1.	Jug. xviii, 27.
» 4.	» 1.	Esth. vii, 3.
	» 2.	I Sam. xx, 32; Gen. xx, 9.
» 5.	» 1.	Gen. xx, 5.
	» 2.	Ps. xviii, 21.
» 6.	» 1.	Prov. xxx, 7; Ps. xxvii, 4.
» 7.	» 2.	Gen. ii, 11.

CXXIX

Vers 1.	hém. 1.	Ps. cxix, 143.
	» 2.	I Rois xxii, 27.
» 2.		Cant. iv, 8.
» 3.	» 2.	Job xxviii, 8.
» 4.	» 1.	Job xix, 16; Os. xii, 5.
» 5.	» 1.	Job xxi, 23.
» 6.	» 2.	Ps. cxix, 174.
» 7.		Ps. xlii, 4.
» 8.	» 1.	Ps. cxix, 50.

CXXX

Vers 2.	hém. 1.	Gen. xliii, 30.
» 3.		Is. vi, 10.
» 4.	» 1.	Ps. cxviii, 23; I Rois xii, 24.
	» 2.	Is. xxii, 14.
» 5.	» 1.	Ez. xxi, 8.
	» 2.	Ps. vii, 13; lii, 4.
» 6.	» 1.	Ps. cxxxvii, 7.
	» 2.	Gen. xxix, 19; Lévi. xix, 20.
» 7.	» 1.	Job iv, 8; Prov. vi, 14.
	» 2.	I Rois xi, 26.

CXXXI

Vers 1.	hém. 2.	Prov. v, 19.
» 2.	» 2.	Jér. viii, 18.
» 5.	» 1.	Is. liii, 7; Prov. vii, 22.
	» 2.	Job xxi, 23.
» 6.	» 2.	Is. xiv, 12.
» 7.	» 2.	Jér. iv, 31; Is. xxxiii, 7.
» 8.	» 2.	Gen. xlix, 15.

25
CXXXII

Vers 1.	hém. 1.	Ps. II, 2.
» 2.		Job xxxi, 21.
» 3.		Cant. v, 14.
» 5.	» 1.	Gen. xxxvii, 31.
	» 2.	II Sam. xx, 10.
» 6.	» 1.	Ez. xxviii, 7; Ex. xxiv, 10.
	» 2.	Is. xvi, 9.
» 7.		Dan. viii, 7.
» 8.	» 1.	Lam. i, 9.
	» 2.	Jér. li, 36.

CXXXIII

Vers 1.	hém.	Is. v, 30.
» 2.	» 1.	Jér. xiii, 16.
	» 2.	Joel iii, 4; iv, 15.
» 3.	» 2.	Is. l, 3.
» 4.	» 2.	Ecc. x, 8; Ps. vii, 16.
» 5.	» 2.	Lam. v, 10; Is. xxi, 30.
» 6.	» 1.	Gen. xxxv, 18.
	» 2.	Esth. iv, 1.
» 7.	» 2.	Jos. x, 28.

CXXXIV

Vers 1.	hém. 1.	Cant. ii, 1.
	» 2.	Lam. iv, 7; Ps. xviii, 31.
» 2.	» 1.	Job viii, 12.
	» 2.	Cant. vi, 10.
» 3.	» 1.	Is. xl, 7.
	» 2.	(V. vers 2. hém. 1).
» 4.	» 1.	Ez. xvi, 11.
	» 2.	Cant. iii, 10.
» 5.	» 1.	Job xv, 16; vii, 9.
	» 2.	Is. xxix, 22.
» 6.	» 1.	I Sam. xxxi, 5.
	» 2.	Job iii, 20, 16.
» 7.	» 2.	Lam. iv, 7.
» 8.	» 1.	Lam. iv, 7.
	» 2.	II Sam. xiv, 14.

CXXXV

Vers 1.	hém. 1.	Jér. xxxi, 14; iii, 21.
	» 2.	Ex. xxxii, 18.
» 2.	» 1.	Jug. xi, 40.
» 3.	» 1.	Jug. xi, 40; Gen. xxiii, 2.
» 4.	» 2.	Jér. viii, 23.
» 5.	» 1.	Is. xxxv, 7.
	» 2.	Gen. xxvi, 33.
» 6.	» 1.	Ps. vi, 6.
	» 2.	Is. xliii, 7.
» 7.	» 1.	Cant. iv, 10.
» 8.	» 1.	Ex. iii, 15.
	» 2.	Ps. lxxxv, 12.

181

B. N. L.